



Un peu plus loin, à une heure de marche de la ville de Debarq, Wubit Derso, 11 ans, vit depuis deux ans déjà dans sa belle-famille. Dans sa robe de toile bleue, la seule qu'elle possède, elle se tient droite et sage, les yeux timidement baissés sur le sol. Son mari, Tegegne, est un personnage respecté, un prêtre chrétien orthodoxe (environ 45% de la population éthiopienne est chrétienne, 35% musulmane). Du jour au lendemain, Wubit a dû quitter l'affection des siens, se plier aux ordres d'une nouvelle famille et sans doute, bien qu'il prétende le contraire, subir les assauts nocturnes de leur fils. Quel désarroi dans son regard qui soudain se lève... Pourtant, Tegegne s'est engagé à respecter le *madego* (le fait de vivre comme frère et sœur), tout en dormant ensemble, jusqu'à la puberté de Wubit.

Pour protéger les filles...

Les parents de Tizé et de Wubit, comme tous ceux qui précipitent ainsi leurs filles hors de l'enfance (74% des fillettes du pays amhara sont mariées avant l'âge de 15 ans), ont pourtant cru bien faire. Outre le respect



des traditions séculaires et la soumission totale à l'autorité des générations précédentes, il y a d'autres raisons à ces mariages précoces. Tout d'abord, la pauvreté. Et donc la volonté des parents d'en protéger leur fille en la mariant. En pays amhara, région à 90% agricole, le revenu annuel par tête d'habitant est d'environ 800 birrs (120 euros), mais beaucoup vivent dans une pauvreté absolue. À l'analphabétisme, à la malnutrition s'ajoutent le sida et des conditions sanitaires effrayantes... Ici l'espérance de vie est de 42 ans, il faut donc marier sa fille avant de mourir. Courir le risque de la laisser orpheline ou lui trouver très vite, parfois dès la naissance, un bon parti. À cela s'ajoute tout le poids de principes ô combien patriarcaux: une fille doit être casée avant l'adolescence, sous peine de ne jamais être mariée, ce qui est socialement inacceptable. À 15 ans (l'âge légal du mariage des filles, et qui va passer à 18 ans comme pour les garçons), c'est déjà trop tard. D'autant plus que, les viols étant fréquents, elles risqueraient de perdre leur sacro-sainte virginité. En revanche, et comme le fait remarquer Meaza Ashenafi, fondatrice

CES PETITES FILLES QUE L'ON MARIE

Sur les hauts plateaux éthiopiens, les villageois marient leurs filles avant la puberté. Mal ou pas du tout informés des conséquences désastreuses des mariages précoces, respectueux des traditions patriarcales, ils pensent ainsi protéger leurs filles, assurer leur avenir.

Texte: Natacha Henry
Photos: Lizzie Sadin

Yekrar Zabzaba, province de Gondar, à 1000 kilomètres au nord d'Addis-Abeba: autour d'une hutte en torchis, quelques chèvres broutent un herbage clairsemé tandis qu'un groupe d'hommes et de femmes, en haillons et pieds nus, partagent une *injera*, la galette éthiopienne, à l'occasion du mariage de Tizé Meretu. Sur ces hauts plateaux du bout du monde, terre des Amhara, naissances et décès ne sont pas enregistrés, l'âge est donc toujours approximatif. Tizé Meretu doit avoir 10 ou 11 ans. Elle va être mariée à Getahun Derebe, un jeune homme de 22 ans qu'elle n'a jamais vu.

Le voici d'ailleurs qui arrive, Getahun, accompagné de ses meilleurs amis, pour régler le contrat de mariage et se faire apporter, sur le dos de son témoin, la très jeune mariée enveloppée d'une étole de coton. Dès ce soir, Tizé Meretu habitera chez des inconnus, ses beaux-parents. La mère de Tizé, qui vit dans la pauvreté la plus absolue, est soulagée. «Je voulais marier Tizé avant de mourir, et son mari, qui vient d'une bonne famille, n'habite pas très loin.» Une mère soucieuse de l'avenir de sa fille, mais qui ignore aussi bien l'interdiction des mariages précoces que leurs conséquences désastreuses. Pas plus qu'elle ne connaît l'existence des hôpitaux où les victimes abondent.

Le plus souvent, les fillettes ne sont pas prévenues. Hier, Tizé a demandé à sa mère pourquoi elle préparait le *korafé*, la bière des grandes occasions. «Je lui ai juste répondu qu'on invitait quelques voisins», raconte la mère. Avant d'assister, silencieuse, à l'élaboration du contrat de mariage à laquelle les femmes ne participent pas. Oralement, son gendre s'est engagé à ne pas toucher Tizé pendant un an et, par écrit, à lui permettre d'aller à l'école. Le lendemain du mariage, il confiera, un peu dépité: «Je pensais que je pourrais la déflorer tout de suite. Je vais essayer d'attendre six mois.» Getahun sait-il pourquoi il lui faut patienter? «Elle est trop jeune, si je m'approche, elle aura peur», répond-il. Tandis que les copains rigolent bêtement en se donnant des coups de coude, Getahun pose sur Tizé un regard affectueux, fraternel. Elle le trouve plutôt amusant. Désormais, ils dormiront ensemble dans une hutte séparée. Allongé chaque nuit auprès d'une fillette qui, même si elle n'a que 10 ou 11 ans, lui appartient légalement, combien de temps un garçon d'une vingtaine d'années peut-il résister? Il y a fort à parier que Getahun ne tiendra pas sa promesse et que personne n'en fera un drame, sauf, peut-être, en cas de grave accident gynécologique.



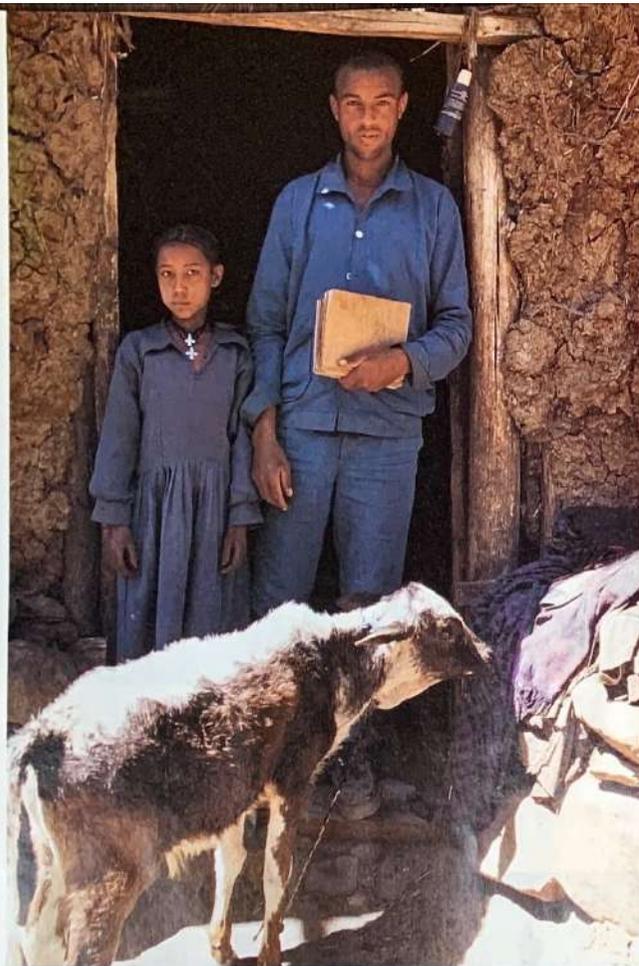
A gauche: Tizé Meretu, 10 ans, entourée de ses parents. Dans quelques heures, les anciens négocieront le contrat de mariage.

Ci-dessus: le contrat de mariage a été signé. Getahun est devenu le mari de Tizé. Cette dernière, entièrement enveloppée d'une cotonnade blanche, ne l'a encore jamais vu.

En haut: la coiffure traditionnelle des jeunes mariées.

de l'Association des avocates éthiopiennes, «la notion de viol conjugal n'existe pas».

Tegegne et ses parents ont vu quatre jeunes filles avant de porter leur choix sur Wubit, repérée à l'école. «Il fallait qu'elle soit très jeune pour ne pas avoir d'enfant tout de suite, le temps que Tegegne finisse son sacerdoce.» Prix de cette première transaction: 50 birrs (environ 7,60 euros). Pour le mariage, ils ont offert versé 50 birrs à nouveau. D'ordinaire les deux familles tentent d'apporter une dot équivalente, les parents de Wubit, eux, ont offert une vache. Quand on demande à Wubit comment elle vit, elle énumère sagement: il faut chercher l'eau à la rivière, s'occuper des chèvres, préparer le repas, tasser les bouses de vache pour en faire du combustible, préparer le café et l'*injera*... En fait, comme l'explique Kerallem Sallih, représentant du Bureau régional des affaires féminines, «elles sont accablées d'une charge de travail trop importante pour leur âge». Elles n'ont pas d'autre choix que d'imiter leur belle-mère. «Si elle ne me convient pas, déclarait le jeune Ayanaw Adane le matin de son mariage, je lui expliquerai ce que mes parents attendent d'elle.» Un autre, marié il y a une vingtaine d'années à une fille qui avait 3 ans quand il en avait 14, confirme: «Elle est bien pour moi, parce que c'est moi qui l'ai élevée.»



vernementales: le mariage précoce est dangereux pour la santé des petites filles, et en Ethiopie il est illégal. Comme le stipule la Déclaration universelle des droits humains de 1948, la Convention sur l'élimination de toute forme de discrimination à l'encontre des femmes de 1979 ou la Convention sur les droits de l'enfant de 1989, le mariage d'enfants doit être éradiqué. En Ethiopie, il fait partie des Pratiques traditionnelles néfastes, dont la liste, établie par un comité national en 1998, contient notamment l'excision, l'infibulation et les mariages par enlèvement. «Les gens ignorent les conséquences médicales et sociales de ces mariages précoces. Ils ne savent pas que leur fille risque de souffrir et parfois d'en mourir», explique le représentant de l'Unicef, Ibrahim Jabr.

Des conséquences dramatiques

«Ces mariages exposent les jeunes filles à des relations sexuelles et des grossesses précoces, précise Tabeyin Gedlu, chargée du lourd dossier des Pratiques traditionnelles néfastes. Les fistules, une rupture entre la vessie et l'utérus qui provoque l'incontinence en sont une des conséquences médicales les plus dramatiques.» Certaines ont développé une fistule à cause de rapports sexuels brutaux ou, le plus souvent, à la suite d'un accouchement prolongé. Plus la fille est jeune, plus elle est exposée à ces risques. Chaque année, 1000 d'entre elles sont soignées à l'hôpital des fistules d'Addis-Abeba, sur un total estimé à 8000. Encore faut-il pouvoir se rendre dans la capitale. De Debarok par exemple, il faut voyager deux jours en bus et dépenser 90,65 birrs (environ 13,80 euros). Même l'hôpital de Gondar, à 110 kilomètres, soit une demi-journée de bus, est parfois trop loin, trop cher.

Mais Wubit a de la chance: l'après-midi elle fréquente l'école primaire. Sur le chemin (vingt minutes de marche), la servante soumise devient une écolière libre et légère qui rencontre d'autres enfants. Encore deux ans d'école en principe, et puis ce sera fini, le collègue étant beaucoup trop loin. Mais au fond, que pense Wubit de son mari? C'est bien la première fois de toute son existence qu'on lui demande son avis! Wubit se tait, fait une pauvre grimace de dégoût qui scelle une complicité éphémère. Glisse enfin qu'elle aimerait bien devenir formatrice agricole, c'est-à-dire aller dans les villages enseigner les nouvelles techniques aux paysans.

Wubit tient cette idée des seuls modèles extérieurs qui lui soient occasionnellement donnés: sa tante, Alganesh Alebel, 30 ans, chargée du planning familial, et Hadera Mellesse, 27 ans, chargée du développement agricole, toutes deux de l'Association de femmes de Debarok. Ces deux femmes battent la campagne pour faire passer le message du gouvernement et des organisations non gou-



A gauche: Wubit Derso, 11 ans, et son mari Tegegne Bizu, 20 ans. Ils sont mariés depuis deux ans.

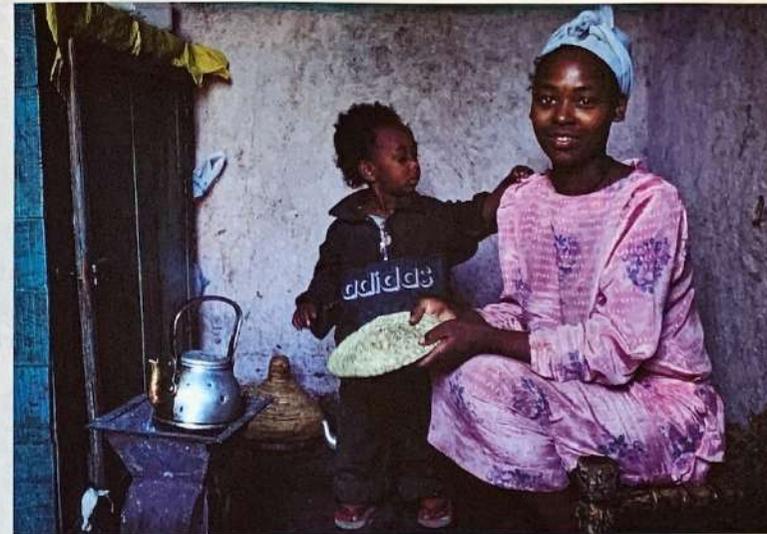
Wubit dans l'une de ses activités quotidiennes: tasser les bouses de vache pour en faire du combustible.

En haut: Almas Gebremariam, 19 ans, a été deux fois mariée et a deux fois pris la fuite. Travaille comme servante à Gondar et vit avec sa fille issue d'un viol.

Ci-dessus: Terafu Mekanint, 16 ans, a fui son mari et se retrouve prostituée à Gondar.

Autre phénomène répandu, les jeunes mariées qui s'enfuient. Almas Gebremariam, 19 ans, a été mariée deux fois. Après sa première fuite, ses parents la reprennent puis la donnent à un autre homme. La seconde fois, leur porte reste fermée. Almas se réfugie quelque temps chez des voisins, subit un viol et rejoint la ville de Gondar où elle trouve un travail de bonne. Depuis deux ans elle vit chez ses employeurs avec sa fille, conçue pendant le viol. Le soir, elle leur confie l'enfant et va à l'école. Pour échapper au sort promis à la majorité d'entre elles qui ne savent ni lire ni écrire: domestique, fille de bar, prostituée...

Dans un bar de Debarok - arrêté pour voyageurs, refuge de paumés, avec une dizaine de chambres au fond - deux filles lavent des draps dans une bassine avant de les étendre entre les arbres de la cour. Quand Emebet Wolde a perdu son bébé de 3 semaines - en Ethiopie un enfant sur dix meurt dans sa première année - son mari a



divorcé. Azmara Gabreyes, 18 ans environ, s'est enfuie parce que ses beaux-parents lui menaient une vie d'enfer: «Un matin, je suis partie et j'ai marché jusqu'au soir.» Autre bar, même histoire: «J'avais 7 ans quand j'ai entendu dire qu'on voulait me marier, raconte Tigist Mulugeta. Je me suis réfugiée chez ma tante. Quand elle est morte, il y a quatre ans, une amie m'a dit qu'on devrait partir pour Gondar, devenir bonnes.» De fil en aiguille, elles deviennent «filles de bar», c'est-à-dire serveuses le jour et prostituées après le service. Un homme par nuit, pas chaque nuit, pas chez elles mais à l'hôtel et, dit-elles, avec un préservatif. «Je fais attention: les clients qui mettent trois pantalons les uns sur les autres pour avoir l'air épais, c'est louche, il faut les refuser.» Le spectre du sida est omniprésent. «Ma mère ne pensait qu'à une chose, dit tristement Tigist: ses récoltes. Moi aussi je ne pense qu'à une chose: est-il séropositif?» Ces filles gagnent entre 30 et 50 birrs (7,60 euros) la passe, soit le salaire mensuel d'une domestique, mais aucune d'entre elles n'a jamais pensé ouvrir un compte en banque, l'argent file en fringues comme chez toutes les adolescentes. Dans les bidonvilles, elles ont dix ans de plus, se font payer moins cher et vivent dans une pièce minuscule où le lit occupe tout l'espace. Dans un an, elles ne seront sans doute plus là. Alors que de plus en plus de jeunes filles fuient la violence des unions forcées, le pays manque totalement

de centres d'accueil et de foyers. A défaut, il s'agit de sensibiliser les responsables de la communauté présents sur le terrain: les imams, les prêtres qui eux-mêmes sont mariés à des enfants, les sages-femmes traditionnelles et les instituteurs. Par exemple, c'est à l'église que Tegegne a entendu parler de contraception; pour Getahun, c'était lors d'une réunion de fermiers, L'ONG Save the Children Norway organise ponctuellement des ateliers pour sensibiliser les populations aux drames des mariages forcés.

La volonté politique est réelle, mais les moyens manquent, dans ce pays ruiné par des années de guerre civile et de dictature. Le gouvernement s'appuie sur l'Unicef. Depuis 1998, cette dernière œuvre à travers onze bureaux régionaux des affaires féminines, qui sont en contact avec les associations régionales de femmes, chargées de l'information sur le terrain. On tente de dissuader les parents, les anciens, les décideurs. A ceux qui ont déjà marié leurs enfants, on explique la contraception, la nécessité d'accoucher dans un centre de soins et de scolariser les filles, même mariées... L'éducation, c'est la clef du progrès. Assise derrière son bar à Debarok, Tigist Mulugeta songe au passé: «Je regrette beaucoup d'avoir refusé de me marier et de m'être enfuie. Si j'avais accepté, j'aurais peut-être eu une chance d'aller à l'école.»

Les mariages précoces, forcés, arrangés ont lieu dans bien d'autres endroits du monde. Le taux en est très élevé en Afrique subsaharienne et dans certaines régions d'Asie. Au Rajasthan, garçons et filles sont unis dès la petite enfance. Au Congo, au Niger, en Ouganda, au Mali, en Afghanistan, au Népal et au Bangladesh, plus de la moitié des femmes sont mariées avant l'âge de 15 ans.